

L'histoire dérangée de Prafnoute
l'ornithorynque :
Chapitre I

Maxime Martineau Simon BUREAU

3 juin 2009

Son pelage était doux comme du papier de verre, et son ventre chaud comme une enclume.

Sa maman dit à sa naissance « Ciel, je n'aurais jamais cru mettre au monde aussi bel ornithorynque moi qui suis une chèvre. »

Sa maîtresse dit à son entrée en première année de primaire « Seigneur Dieu, en cinquante ans de métier, je n'ai jamais vu un ornithorynque compter aussi bien, aussi distinctement, et dans l'ordre. »

Son instituteur de première année de cours moyen dit un jour : « Bigre ! il a une petite tête d'ornithorynque, mais elle est bien remplie, et de plus, c'est le seul qui sait nager à la perfection, en plus de savoir faire rire avec son cri si charismatique »

Un beau jour de printemps, Prafinoute avait alors 4 ans, et se grattait les parties intimes : « Que j'aimerais rencontrer une charmante âme qui puisse m'aimer et que je puisse aimer. Que j'apprécieraient rencontrer cette personne qui fera vibrer mon cœur à jamais » pensa-t-il l'entrejambe irritée.

Et dans un souffle, comme si le dieu des pingouins avait entendu sa prière d'infidèle, apparut devant lui une superbe camionnette rose qui frémissait sur la route, instable.

Cette camionnette, sans aucun doute un modèle California de 1970, de ce rose presque écoeurant et comportant des excentricités telles que des portes coupe-feu, était prévue pour notre ami le mammifère surdoué : un réhausseur se trouvait à la place du conducteur et les pédales étaient prévues pour sa petite taille de raton laveur.

Dans la boîte à gants se trouvait une petite boîte où était marqué « I'm a rock'n'rollin' platypus and I'm proud. »¹

La plaque minéralogique avait probablement été posée en Afrique du Sud, et une odeur de fumée carbonique se dégageait des vitres.

C'est donc après quelques coups de pot d'échappement, mimant une fesse maladroite, que l'engin se gara devant lui d'une élégance suprême.

C'est sous un vent chargé de respect, d'ébahissement et de bonne franquette que se passa la rencontre. Une belle histoire commença.

Prafinoute posa ses mains sur les flancs de la gracieuse camionnette et pensa très fort « À défaut d'avoir un pénis imposant, j'aurai eu

¹ « Je suis un ornithorynque qui en jette et j'en suis fier. »

une grosse voiture. »

Et son cœur frétila à l'image du moteur de notre amie la camionnette africano-californienne : il y pénétra et se mit aux commandes, il appliqua une pression sur le bouton de l'autoradio – une chance que le garagiste ne l'ait pas volé – duquel il sortit un bruit que l'on pourrait associer à un pet de bouc si on eut pas auparavant passé une nuit dans un nightclub.

Prafinoute pris alors peur et changea la fréquence de réception et tomba sur une émission scientifique qui débatait de l'utilité de l'appareil dentaire en milieu mondain.

Une fois sa peur calmée, Prafinoute fit démarrer le moteur de sa nouvelle amie : un délicieux ronronnement de molusque. Les kilomètres passèrent sous les roues de la petite camionnette. Prafinoute pouvait enfin être fier, car lui aussi il polluait.

Il se rendit compte peu de temps après que la petite avait la jauge vide. Il n'y avait pas pensé : de quoi peut avoir besoin ce genre de fréquentation à part de l'attention et un peu de machisme ?

Il y réfléchit quelques demi-heures qui firent quelques demi-journées qui firent quelques demi-semaines avant de devenir quelques demi-mois. Finalement, la brave camionnette s'enfuit sur deux roues avant de revenir vers Prafinoute, qui avait gardé le flacon de lave-glace. Puis elle repartit.

Ce fût un drame pour Prafinoute, il crut que l'enfer lui rendit visite de la même façon qu'un dentier rend visite à un retraité. Il maudit le dieu des pingouins qui était la source directe de sa tristesse et continua sa route seul, en quête d'un endroit où il pourrait oublier ses misères et sa souffrance psychologique.

Il tourna à un coin de rue et vit un bar pour taupe, appelé le Barrat Hope et fit tourner la poignée de la porte et plus tard tourna de l'œil au bout d'un cinquième verre de jus de patates. Avant de sombrer dans une ivresse de mort, Prafinoute eut juste le temps de se dire « Saleté de jus de patate fermenté, je ne me ferai plus jamais avoir. »

Il se réveilla au milieu d'un terrain argileux désolé. Prafinoute ne put reconnaître cet endroit, mais il s'y sentait rela-

tivement bien accueilli ; accueilli par personne. Sa tête semblait se cogner perpétuellement contre un mur dur comme de la guimauve bon marché quand il vit alors passer une voiture au loin, d'un rose criard, entre les arbres et les lampadaires alentours.

Cette vision apocalyptique lui fit regretter sa petite école, où l'on riait de son cri sonore et communicatif. Il préfèrerait poursuivre ses études plutôt que de continuer à remuer dans cette couche géologique argileuse.

Il ferma les yeux en s'imaginant les cheveux absents au vent, plongé dans une marée émeraude de verdure odorante, les fleurs s'approchèrent de lui d'une curiosité non dissimulée et le chatouillèrent.

Il entendit au loin le timbre d'une trompette, suivie d'une odeur de fromage : tout ceci formait un spectacle auditif et odorant. Sa vue lui permit d'affirmer qu'un lutin déguisé en confiserie gélatinée venait vers lui en jouant de la trompette et mâchant un bout de chaussure, sûrement la sienne, son pied droit étant nu. Ses orteils au nombre de quatre étaient d'une laideur telle, que Prafinoute détournait le regard, dégoûté de cet être vulgaire.

Ce lutin avait une démarche semblable à celle d'un bout de plastique dans un four à micro-onde :

Il sautillait frénétiquement et mangeait ses mains entre chaque chorus de trompette. Il semblait apprécier leur goût, étant donné que sa mine broussailleuse s'éclairait à chaque bouchée qui arrachait sa peau. Son solo devenait de plus en plus fluide au fil de son festin autodestructeur.

Ses notes semblaient être choisies scrupuleusement ou même aléatoirement. Son rythme était à en tomber en syncope de médiocrité, mais son phrasé était irrésistible : miracle, il compensait son sens du rythme absent.

Et plus le lutin se rapprochait, plus il se rendait compte que la trompette était en fait le nez dudit lutin.

Les fleurs se fânèrent les unes après les autres face à l'odeur qui partait en crescendo. Prafinoute voulut se réveiller, fuir hors de la vue du Lutin.

Il put lire avec une certaine horreur son prénom qui était gravé sur

une gourmette soigneusement pendue à son coup : José ; José le lutin. Il cria : son intellect et sa force n'étaient pas entraînés à briller dans une telle situation.

Il entendit tout d'un coup un bruit sourd, faible, un bruit prenant qui disait : « Eh mon pote je crois qu'on vient de découvrir une vieille merde de taureau par terre, tu crois qu'on devrait le réveiller ? »

À ces mots, Prafinoute se réveilla dans le bar, et se rendit compte que tout ceci n'était qu'un rêve alcoolisé, qui ressemblait étonnement à sa vie.

Sa maman lui manqua alors intensément, elle seule pouvait comprendre que notre ornithorynque n'était qu'un petit ornithorynque qui ne s'y retrouvait pas en communauté, ni même en petit groupe. Son rêve était si poignant qu'il sentait encore l'odeur chaude et musquée de la déjection de taureau, ce qui le fit rejeter son jus de patate et ainsi brûler une deuxième fois son estomac, son foie, son cesophage et sa cavité buccale.

« L'alcool est peut-être une solution à mon mal-être, mais certainement pas à mon problème de testicules qui démangent » réalisa-t-il enfin, « je sais assurément compter, mais puis-je manger à ma faim grâce à ça ? »